

BESANÇON Histoire

« Les plus compacts de l'histoire des Jeux »

Retour sur un siècle de jeux olympiques d'hiver et ce qu'ils ont transpiré en événements politiques, économiques et sociétaux... Grâce au riche ouvrage d'Éric Monnin, maître de conférences à l'Université de Franche-Comté.

Vous êtes à la fois docteur en sociologie, agrégé d'EPS, maître de conférences à l'Université de Franche-Comté, historien, spécialiste du mouvement olympique, titulaire de la médaille Pierre-de-Coubertin et, très prochainement, ambassadeur de la francophonie à Pyeongchang... Pouvez-vous nous en dire plus sur votre nouvelle mission ?

Je vais promouvoir la francophonie à travers les valeurs olympiques. Ce qui m'intéresse, c'est vraiment l'aspect géopolitique. C'est d'autant plus vrai de la faire en Corée du Sud. Pendant la guerre d'Indochine, il n'y a eu qu'un seul endroit ouvert, où les Coréens pouvaient profiter d'un vrai bol d'air, c'était à l'ambassade, à l'Institut français. Ils vont pouvoir y lire la presse libre. Quand vous arrivez en Corée et que vous êtes Français, vous exprimez la liberté. La liberté d'opinion. Et ça, ça a du sens pour les Coréens. Beaucoup de personnes apprennent d'ailleurs le français.

Quel regard portez-vous sur ces jeux, sur le plan sportif ?

Ces Jeux sont les plus compacts de l'Histoire. Quand on arrive à Séoul, on prend le KTX (TGV), une heure trente après, on est sur



Éric Monnin : « En 1988, les Jeux de Séoul ont sorti la Corée d'une époque limite médiévale. Elle s'est révélée comme une nouvelle grande puissance ». Photo d'archives Arnaud CASTAGNÉ

les Jeux. En trente minutes, on peut faire le tour des sites. Ce qui est aussi remarquable, c'est que vous sortez de Séoul avec 25 millions d'habitants et vous arrivez à Pyeongchang où il n'y a quasiment personne.

La raison est la suivante. La Corée du Sud, c'est LG, Samsung, Hyundai, c'est la technologie de pointe mondiale. Ils se sont dits, il nous manque quelque chose, c'est un site touristique de sport d'hiver.

On va choper ce marché. Les Chinois, juste à côté, se sont dits on a loupé le coche, c'est pour cela qu'ils se sont positionnés sur les Jeux de 2022.

Sur plan stratégique, les Coréens ont frappé un grand coup dans cette région du monde ?

Tout à fait. En 1988, les Jeux de Séoul ont sorti la Corée d'une époque limite médiévale. Elle s'est révélée comme une nouvelle grande puissance. Et aujourd'hui, elle en-

fonce le clou en montrant qu'il faut compter sur elle, qu'elle peut tendre la main à son pire ennemi et qu'elle est capable de battre des records. 92 nations, près de 3 000 athlètes et ceci sur un site très compact. Dans un esprit rigoureux, aimable, humble et respectueux de l'autre.

Ce qu'il faut noter, c'est que ces Jeux sont à taille humaine. Je dirais même familiaux. Ce qui veut dire que ces Jeux sont un appel d'air

pour toutes les nouvelles pratiques. Beaucoup de nos médailles viennent d'ailleurs de ces nouveaux sports.

Votre actualité, c'est ce remarquable ouvrage que vous publiez : « De Chamonix à Sochi, un siècle d'olympisme d'hiver ». Quels faits marquants reprenez-vous de l'Histoire des JO d'hiver ?

J'étais récemment à Grenoble pour le cinquantenaire des jeux de 1968. Ces Jeux ont été pour la première fois retransmis en Eurovision et en couleur. Dès lors, les jeux sont devenus une vitrine. De Gaulle, Pompidou et Malraux vont s'en servir pour montrer la culture à la française. Montrer ces stations de sports d'hiver. L'autre fait important qui me vient à l'esprit, c'est cette patrouille militaire créée par Coubertin qui va se muer en une discipline que l'on connaît aujourd'hui, le biathlon. Les JO de 36 aussi, avec l'arrivée du ski alpin. Ou encore 1980, à Lake Placid. En plein retour à la Guerre froide. Cela va générer trois événements insolites. Les Américains refusent que les Russes viennent. Finalement, ils participeront et seront logés dans une prison fédérale. Lors de ces Jeux, les universitaires américains battront en finale du hockey l'ogre russe. Les joueurs vainqueurs allumeront la flamme des Jeux de Salt Lake City en 2002...

Recueilli par Éric BARBIER

> « De Chamonix à Sochi, un siècle d'olympisme en hiver », par Éric Monnin. Aux éditions Désiris.

BESANÇON Société

ON NE TUE JAMAIS



Floriane Marandet, Rosalie Guinchart, Valentine Minery, Fanny Bernardin Maroussia Tinel, militantes féministes indépendantes.

« Le crime passionnel n'existe pas, ce sont des crimes possessionnels. »

Vous relayez à Besançon, mercredi 14 février, un rassemblement contre les féminicides, en quel nom ?

Nous sommes des militantes féministes indépendantes qui affirmons : on ne tue pas par amour.

Le féminicide est le meurtre d'une femme par son conjoint parce qu'elle est une femme. Le crime passionnel n'existe pas, ce sont des crimes possessionnels. Dire passionnel, c'est glamouriser la réalité. L'homme tue la femme qui lui échappe.

Vous faites directement le lien avec le meurtre d'Alexia Daval ?

Bien sûr, et ce qui nous heurte, ici, c'est la façon dont on cherche à culpabiliser la victime au prétexte qu'elle serait dominante. En France, 130 femmes succombent aux violences de leur conjoint chaque année, l'inverse n'est pas vrai. Et on parle de drame conjugal ou familial, c'est faux, parlons de meurtres et de meurtriers, d'assassins...

Nous attirons également l'attention sur l'attitude contradictoire du gouvernement. Il fait de l'égalité homme/femme une priorité, mais remplace le ministère dédié un secrétariat et supprime des moyens aux associations alors qu'elles sont

submergées par les appels de femmes en détresse.

Vous invitez chacun à venir avec une rose noire ?

La rose symbole de l'amour devient le symbole de la mort. En pratique, on peut aussi la peindre et venir des pancartes ou même les réaliser sur place. Les femmes qui le désirent pourront également prendre la parole. Les hommes sont également invités, tout le monde peut s'insurger. La parole est ouverte à tous.

> Rassemblement place Pasteur, mercredi 14 février, à 18 h 30.

Les JO comme vecteur éducationnel

« Pour moi, les jeux les plus riches sont aussi les plus simples. Ceux qui correspondent à la neige, à l'environnement, à l'écologisation des pratiques. Des jeux où l'on revient à la nature, aux principes mêmes du sport. Dans sa noblesse. On n'est pas dans le fric, le marketing. Lillehammer (1994) illustre cet état d'esprit ».

Les jeux de la gueule de bois pour l'équipe de France après ses bons résultats quatre années plus tôt à Albertville. Et le phénoménal doublé des Doubiens Fabrice Guy et Sylvain Guillaume. Les Bleus reviendront de Scandinavie sans aucune médaille d'or autour du cou. « C'est vraiment le début de cette logique et ces pratiques de développement durable ». Le point de départ d'une nouvelle ère. Un tremplin pour la transition énergétique. « Il y a une raison à cela. Lorsque l'Allemand Thomas Bach prend la présidence du CIO en 2013, il veut que les Jeux vivent. Et soient de plus en plus universels. Il met en place quelque chose de révolutionnaire : l'agenda 2020. Il veut rompre avec les Jeux de l'argent à tout prix. Arrêtons avec les éléphants blancs comme à Athènes. Ou à Rio. Allons plutôt vers une mutualisation des pratiques, une réduction des coûts ».

L'argument phare de Paris 2024 ! « Pour cet événement, il n'y aura qu'un seul bâtiment de créé. Il s'agit d'une piscine dans le 93 ». Les JO comme véritable outil de l'évolution de la société. « Que cela corresponde à un événement voulu par une ville ou un pays pour aller de l'avant ! Pour influencer aussi la représentation des jeunes générations et leurs propres pratiques. Quand Paris 2024 s'engage à privilégier le développement durable, elle s'engage aussi à influencer la génération 2024. Comme vecteur éducationnel. »